

fédérale le *Kearsage* contre le fameux corsaire du Sud, l'*Alabama*, a fini par la perte de ce dernier vaisseau, qui s'est laissé couler plutôt que de se rendre. Les équipages d'un yacht anglais, le *Deerhound*, et de plusieurs bateaux-pilotes français ont recueilli une partie des héros qui navigaient parmi lesquels se trouvaient le capitaine Semmes et plusieurs de ses officiers. Le capitaine du *Kearsage*, en pourchassant l'outrecuidance jusqu'à réclamer comme prisonniers de guerre les hommes saurés par les vaisseaux des deux puissances neutres, a encore augmenté les sympathies des Français et des Anglais pour les courageux marins de l'*Alabama*.

Le recrutement américain, sous le nom d'*émigration*, se poursuit dans plusieurs pays de l'Europe, notamment en Irlande, en Belgique et en Allemagne, avec cette ruse et cette audace dont nos voisins ont toujours eu le secret. Le Canada est plus que jamais infesté de leurs agents, et chaque jour nous apporte, avec les nouvelles de la guerre, celle de la mort de quelque jeune canadien. La disette que l'on redoute par suite de la sécheresse qui a régné sur presque tout ce continent, et particulièrement dans une grande partie du Canada, augmentera encore cet exode, comme l'appellent les journaux anglais. Jamais été ne fut plus cruellement épuisé, plus fécond en orages, en naufrages, en incendies, en accidents de tout genre. Mentionnons seulement pour mémoire la grande catastrophe du pont-levis de Belœil, qui, par le nombre de ses victimes, est un des plus grands sinistres qu'on ait eus dans ce pays; l'incendie de la prison de Ste. Scholastique, où trois malheureux prisonniers ont péri dans les flammes; celui de la prison de réforme, à St. Vincent-de-Paul, où la conduite du préfet, M. Pliour, celle de ses subordonnés et même celle des jeunes délinquants, a été de tous points digne d'éloge; enfin, les désastres causés par le feu dans les bois du Haut-Canada et dans ceux de presque tous nos territoires incultes, incendies gigantesques qui ont jeté sur tout le pays, pendant plusieurs semaines, des nuages épais de fumée, à travers lesquels perçait à peine le disque rouge et amoindri du soleil. La sécheresse, la poussière, la fumée et les malsaines exhalaisons des usines, ont rendu, pendant plusieurs mois, le séjour de nos villes presque intolérable. Aussi, le nombre des familles qui ont pris refuge dans nos belles paroisses du bas du fleuve, a-t-il été, cette année, beaucoup plus considérable qu'à l'ordinaire. Non-seulement Kamouraska, la Rivière-du-Loup, Cacouana, Rimonski et la Malbaie ont eu leurs visiteurs ordinaires; mais un nouvel endroit, créé ou plutôt inventé, comme lieu de villégiature, est venu s'ajouter à la liste des bains de mer canadiens. Ce n'est ni plus ni moins que l'ancien port de Tadoussac, un des premiers comptoirs des Français dans le nouveau monde; baie magnifique à l'entrée du Saguenay, entourée de rochers très-pittoresques, mais naturellement peu cultivables. Depuis que la traite avec les Sauvages était devenue presque nulle, Tadoussac était redevenu aussi désert qu'avant la découverte du pays. On y avait encore la maison du poste de la compagnie de la Baie d'Hudson, l'ancienne chapelle des Jésuites et les ruines du vieux fort des Français, sur la langue de terre que l'on appelle la Pointe-à-l'Îlet et d'où l'on a tout à la fois la magnifique vue du Saguenay jusqu'à la Baie et de la baie elle-même; mais on ne s'attendait pas à voir Tadoussac devenir une ville d'été fashionable. C'est ce que d'entrepreneurs citoyens de Québec ont fait en une seule année, en y construisant un bel hôtel tenu sur un pied excellent, et une douzaine de jolis cottages, qui ont été occupés par l'élite de la société des deux Canadas. De plus, le Colonel Rhodes, l'un des associés les plus zélés, s'est mis en frais de quêter pour faire réparer la vieille chapelle, et protestants et catholiques ont donné assez libéralement pour remplir les vœux du digne et aimable curé, M. Bernier, dont le traitement n'exécède pas en tout cinquante louis, ce qui l'occupe moins que la pieuse conservation de la relique historique confiée à ses soins.

Il est difficile de rien imaginer de plus original que ce nouvel établissement, où tous les comforts et les amusements de la vie élégante se trouvent comme par magie transportés au milieu du site le plus sauvage. Il n'y a guère d'autres promenades que celles qui consistent à escalader les rochers à la manière des chèvres et des naturalistes; aussi Tadoussac est-il la Venise du Nord; on vous offre une chaloupe ici comme une gondole là-bas. Cent petites embarcations se croient continuellement et partent les unes pour les anses et les baies du Saguenay, les autres dans d'autres directions et reviennent le soir chargées de poissons, d'algues, de coquillages, de homards, d'oursins et d'autres produits de la mer, riche butin dont les citadins se montrent tout fiers et tout émerveillés.

Un steamer traverse régulièrement, deux fois par jour, à la Rivière-du-Loup, et le *Magnet*, qui fait le service de Québec à la Baie des Ha! Ha! touche aussi quatre fois par semaine au quai de la petite ville improvisée. En un mot Tadoussac réalise parfaitement ce vers que nous avons vu quelque part et qui pourrait servir de devise à notre pays :

"Toute chose impossible est probable aujourd'hui."

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DES LETTRES.

— Le célèbre poète-boulangier Reboul est mort à Nîmes, le 29 de mai dernier. Sa mort a causé une vive émotion, non-seulement dans sa ville natale, qui était à juste titre fière de ses œuvres; mais encore dans toute la France, dont il était une des illustrations. "Tout Nîmes a voulu conduire son poète à sa dernière demeure, dit la *Revue de Bretagne et*

de Venise, tout Nîmes a versé des larmes en entendant, fait inouï sans doute dans les annales de la poésie française, M. l'abbé de Cabrières prononcer sur son cercueil dans la cathédrale, et en présence de Mgr. Plantier, une oraison funèbre d'une simple et émouvante éloquence."

Jean Reboul était né le 23 janvier 1796. Fils d'un ferrurier, il avait pris l'état de boulangier, pour aider sa mère, restée veuve avec une nombreuse famille. On sait comment sa délicieuse élogie de *L'Ange et l'Enfant*, donnée par la *Quotidienne* en 1828, appela sur lui l'attention et lui valut l'honneur d'inspirer à M. de Lamartine une de ses Harmonies : *Le Génie dans l'Obscurité*. Son premier recueil de poésies, publié en 1835, eut cinq éditions successives. En 1839, Reboul fit un voyage à Paris, où il fut accueilli comme il le méritait. Son poème satirique du *Dernier jour* y fut publié en 1840, et l'Odéon représenta, en 1850, une tragédie de lui, le *Martyr de l'Écaille*. Son dernier ouvrage, les *Traditionnelles*, date de 1857.

M. de Pontmartin vient de consacrer à Reboul, dans le *Correspondant*, une de ses spirituelles causeries littéraires. Selon cet habile critique, on a trop abusé du contraste qui paraissait exister entre les modestes occupations du poète et sa véritable vocation. C'était, selon lui, exagérer un moyen de succès dont le poète n'avait pas besoin. L'auteur part de là pour rectifier certaines idées préconçues touchant ce que l'on appelle la muse populaire dans le Midi de la France, et disenter certains reproches qui furent adressés à Reboul. Il trace un joli portrait des occupations d'un homme instruit dans une campagne, des tracasseries peu poétiques qui l'accablent "pour peu, par exemple, qu'il ait en la sottise ou l'hérésie d'accepter un de ces mandats honorables, mais absurds, qui font de lui le serf, l'esclave de tout villageois bavard, chicaneur et processif." Et après cette reminiscence du maire de Gignoux (voir les *Jeudis de Marc Charbonneau*), il se demande "en quoi cette condition, au royaume de vue du culte des muses ou de la pratique des lettres, est préférable à celle d'un boulangier-poète, qui, une fois le pain retiré du four, pourrait se rasseoir à sa table de travail, reprendre sa Bible ou son *Concile*, continuer le poème commencé, ou bien, mettant le pied dans la rue, rencontrer à chaque pas des amis prêts à applaudir son œuvre et à s'enorgueillir de son génie."

"Pour moi, ajoute-t-il, lorsque j'étais appelé à Nîmes, par de vulgaires intérêts d'administration rurale ou de propriété, et que sur cette magnifique esplanade que décoré la fontaine de Pradier, devant le Café Peloux, où se dépense chaque soir plus d'esprit que dans bien des cafés du boulevard, je retrouvais Reboul calme, serein, le sourire aux lèvres, le pied dans cette poussière contemporaine des Césars, le front dans l'Olympe Chrétien, me couvrant de ce regard poétique et fier qui illuminait sa tête sculpturale et où se confondait le bonhomme, l'honnête homme et le grand homme, mon premier mouvement était de l'envier, non-seulement pour son génie, mais pour ce bonheur et ce talent qui me semblent supérieurs à tous les autres et qui consistent, pour le penseur ou l'artiste, à établir une parfaite harmonie entre sa vie et son œuvre, ses goûts et ses habitudes, ses travaux et son entourage, son tableau et son cadre, le monde intime qu'il habite par la pensée, et le monde extérieur où son inspiration se retrempe, se repose et se recueille."

Les deux reproches que l'on fait à Reboul, c'est d'abord de ne pas avoir écrit en langue provençale, ensuite d'avoir choisi des sujets trop relevés, de ne s'être point contenté d'être un poète du foyer, une sorte de grillon littéraire, quelque chose pour la France comme ce qu'est Burns pour l'Ecosse. "Ecrire en langue provençale, s'écrie M. de Pontmartin l'écrit tient à une charmante mystification que nos spirituels troubadours du XIXe siècle ont fait accepter par les bons Parisiens. On s'est imaginé que de Valence à la mer le provençal régnait en maître absolu. Or, c'est tout le contraire; le vers provençal entre les habiles mains qui l'ont fait réussir avec tant d'éclat, n'a pas été une réaction de la simplicité fruste et locale sur la critique littéraire, une réaction de la rase campagne contre la serre-chaude; mais un raffinement de lettrés et d'artistes, l'ingénieuse supercherie de gens d'esprit et de talent, beaucoup plus sûrs d'être lus quand ils seraient forcés de se traduire que s'ils servaient tout bonnement d'écho à Lamartine, à Victor Hugo ou à M. de Musset."

Quant à ce qui est du second reproche, l'habile critique nie tout simplement la possibilité de la poésie du *chez-soi* en France. Il a raison; chaque Français se croit en droit de généraliser; tout est de sa compétence, et un champ aussi restreint ne saurait être cultivé par des gens qui prennent tout simplement l'univers pour domaine de leur pensée. De plus, il aurait pu ajouter que cette poésie domestique et intime était toute particulière aux peuples du Nord pour qui seuls existe le *sweet home*; les méridionaux vivent, pour bien dire, en plein air et en commun, et, s'il y avait une province de la France où le genre de Burns pût réussir, ce n'était certainement pas la patrie de Reboul.

Pour compléter les renseignements biographiques et littéraires sur Reboul, nous devons dire qu'il fut élu représentant sous la République de Février. Les vers suivants, extraits d'une épître datée le 21 juin, 1849, feront voir ce qu'il pensait lui-même de son nouveau rôle. Cette épître est une des choses les plus charmantes qu'il ait écrites.

Le poète se meurt sous le représentant. . .
Quand pourrai-je au *Muzet* révoquer à quelque ouvrage,
D'un écrivain au soleil livrer le blâme nungé!
Je rends grâce à tous ceux qui m'ont donné leur voix;
Mais je n'étais pas né pour fabriquer des lois.
Arraché comme une algue au fond de mon asile
L'orage m'a jeté dans cette grande ville,